

ROBERT MERLE

OSCAR WILDE

Commencé en 1934, paru en 1948, remanié et réédité plusieurs fois depuis cette date, le livre de Robert Merle est une « somme » qui n'est pas près d'être égalée.

Rien ne prédisposait Robert Merle à étudier le grand écrivain irlandais. En fait, le sujet lui fut imposé, après son agrégation, par son directeur de thèse, qui lui conseilla « de ne pas réveiller un scandale sur lequel tout avait été dit ».

Robert Merle prit avec courage le contre-pied de ce conseil pudibond. Il voulut tout savoir sur l'homosexualité d'Oscar Wilde, sur le rapport de sa névrose avec son œuvre, sur le châtimement inhumain qu'il avait subi à son auteur. Et il désira que son livre apparaisse et quoi qu'il en soit, il fut reçu par l'universitaire. Par-dessus tout, ce n'était pas simplement une thèse reçue, mais un livre — son premier livre — qui était une étude très fouillée sur une œuvre qui, jusqu'alors, était restée en grande partie ennuyeuse, il ne se résignait pas à l'accepter.

Ainsi conçue, la thèse de Robert Merle sur Oscar Wilde fut, à l'époque, scandale dans les milieux anglicistes, et c'est peu dire que sa soutenance fut houleuse. En revanche, fait rarissime pour une thèse, elle rencontra aussitôt la faveur du public, et la première édition se trouva en peu de temps épuisée.

La présente réédition comporte bon nombre d'additions et de suppressions. Robert Merle a écrit pour elle une préface, où il apporte notamment d'ultimes et troublantes précisions sur la « mise à mort » de Wilde.

ROBERT
MERLE

OSCAR
WILDE

ROBERT MERLE

江苏工业学院图书馆
藏书章



OSCAR WILDE

36.1235.5
95.X

Prix T.T.C. : 130 F
ISBN 2-87706-258-9

OSCAR WILDE

ROBERT MERLE

OSCAR WILDE

Éditions de Fallois

PARIS

A la mémoire de René Travers

© Éditions de Fallois, 1995
22, rue La Boétie, 75008 Paris

ISBN 2-88706-258-9

ABRÉVIATIONS

P	: <i>Poems.</i>
V	: <i>Vera.</i>
DPA	: <i>The Duchess of Padua.</i>
LAS	: <i>Lord Arthur Savile's grime and Other Stories.</i>
HP	: <i>The Happy Prince and Other Tales.</i>
HPO	: <i>A House of Pomegranates.</i>
SS	: <i>The Soul of Man Under Socialism.</i>
DL	: <i>The Decay of Lying.</i>
PPP	: <i>Pen, Pencil, Poison.</i>
CAA	: <i>The Critic as Artist.</i>
DG	: <i>The Picture of Dorian Gray.</i>
LWF	: <i>Lady Windermere's Fan.</i>
WNI	: <i>A Woman of no Importance.</i>
IH	: <i>An Ideal Husband.</i>
IBE	: <i>The Importance of Being Earnest.</i>
DP	: <i>De Profundis.</i>
B	: <i>The Ballad of Reading Gaol.</i>
S	: <i>Salomé.</i>

N.B. — Pour le *De Profundis*, nos citations renvoient à la traduction de Davray (Mercure de France) qui, plus accessible au lecteur français, donne en outre le texte intégral. Nous citons *Vera* dans la petite édition Methuen, *La Duchesse de Padoue* dans la grande édition Methuen, et *L'Ame de l'homme sous le Socialisme* dans l'édition The Albatross. Pour toutes autres citations, nous renvoyons à l'édition « omnibus » Collins.

PRÉFACE

Le livre qu'on va lire parut en 1948 et les circonstances de sa composition furent si particulières que je voudrais en dire un mot.

Je fus reçu à l'agrégation en 1933, année qui fut heureuse pour moi et qui l'aurait été davantage, si elle n'avait été si funeste pour l'Europe.

Après ce succès qui m'assurait un gagne-pain, je courus manger le pain de l'Armée française où, fort ignorant du sort qui m'attendait, j'appris à me servir d'armes démodées et à participer à des manœuvres qui répétaient la guerre de 14-18. La « quille » vint enfin, et je commençai ma thèse sur Oscar Wilde.

Pour tout le monde, en particulier pour mes « bons maîtres » de la Sorbonne, c'était une thèse de doctorat ès lettres. Mais pour moi, c'était une œuvre : ma première œuvre, mon premier livre. Et je pleurais de rage d'avoir à l'interrompre en 1939 pour aller combattre les Allemands qui, plus créateurs que nous, avaient mis au point — j'allais écrire au poing — une nouvelle forme de guerre.

Notre généralissime, il vous en souvient, s'appelait Gamelin, nom qui, je ne sais pourquoi, me rappelait le Ganelon de la Chanson de Roland. Rapprochement purement verbal. Gamelin n'était pas un traître, mais un petit fonctionnaire honnête et timoré qui n'aurait jamais dû se trouver là.

Nous non plus, d'ailleurs. Mais ayant eu la chance avec d'autres de sortir vivant de cet enfer, je ne vais pas en parler davantage, mais revenir à Wilde, comme je revins à lui à la fin de la guerre, avec amour et enthousiasme. Je voudrais signaler, cependant, que ces sentiments ne s'adressaient pas qu'à lui, mais

pour une part à l'étude que j'écrivais sur sa personne et ses écrits, et qui aspirait à être tout aussi créatrice que les œuvres que j'étudiais. C'était au fond moi-même en tant qu'écrivain que je tâchais d'approfondir en analysant Wilde, et c'était ma conception de la vie que je m'efforçais de préciser en essayant de définir la sienne. Ces efforts se sont avérés très utiles, et pour me résumer, je dirais que j'ai forgé mon esthétique en partie avec Wilde, et en partie contre lui.

Ceci, pour être nuancé, exigerait de longs développements, mais comme ce n'est pas mon autobiographie que j'écris ici, je reviens à Wilde, sans plus de détours ni de retours et, dans cette préface, en particulier à son rôle — rôle dans lequel on le distribua, et qu'il assumait d'un cœur léger — qui consista à devenir, à l'aube des temps modernes, le martyr de l'homosexualité.

Je dis bien des temps modernes, puisqu'on brûla sur les bûchers dans toute l'Europe, et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, des milliers de sodomites. En France, on les appelait les bougres, et leur « vice », la bougrerie.

Le lecteur se souvient sans doute que les Hébreux avaient une coutume étrange : lors de la fête des Expiations ils amenaient à leur grand-prêtre un bouc qu'il chargeait, avec des imprécations, de tous les péchés d'Israël, après quoi il le chassait dans le désert où, j'imagine, la pauvre bête mourait de soif et de faim.

Il n'est absolument pas douteux que la société anglaise en 1895 fit délibérément choix dans la personne d'Oscar Wilde d'un bouc émissaire et le tua.

Elle ne le tua pas avec une épée, mais d'une façon plus subtile : elle le condamna à deux ans de travaux forcés après un procès qui le ruina et le déshonora. A peine sorti de prison, il fut si persécuté par ses compatriotes qu'il dut quitter l'Angleterre et s'exiler. Il fut déchu alors de ses droits paternels. On retira ses comédies de l'affiche, et ses livres de la devanture des librairies. C'était lui enlever sa raison de vivre et le condamner à la famine. Il ne mourut pas de faim, comme le bouc hébraïque, parce qu'il avait une épouse compatissante, mais le fait que sa Ballade de la geôle de Reading dût être publiée sous un pseudonyme et n'eût aucun succès le convainquit que sa carrière d'écrivain était terminée. Il ne put supporter cette idée et recourut à l'alcool pour abréger ses jours. En trois petites années, tout fut fini.

Lorsque j'écrivis ma thèse sur Wilde, il y avait un point de son procès qui m'avait toujours paru obscur. Quand le marquis de

Queensberry, qui avait traité Wilde de sodomite, gagna contre lui le procès en diffamation que le malheureux lui avait fait, la Couronne — nous dirions en France le parquet — engagea à son tour des poursuites contre Wilde, l'arrêta, et lui fit un procès. Mais le jury n'étant pas parvenu à se mettre d'accord, le verdict ne put être rendu. La Couronne fit alors à Wilde un troisième procès qui aboutit à la condamnation que l'on sait. Cet acharnement me parut étonnant, car enfin il était clair que la Couronne aurait pu ne pas prendre la suite de l'ignoble Queensberry, ni faire un troisième procès, le second n'ayant pas eu de résultat.

Je soupçonnais alors — mais d'après des précisions apportées depuis par Mr Hyde¹ et Mr Ackroyd², je sais aujourd'hui — ce qui s'était passé.

Selon la procédure anglaise, l'avoué de Wilde, avant de pouvoir poursuivre Queensberry en diffamation, dut soumettre les chefs d'accusation à un « grand jury » composé de personnalités éminentes. Ce « grand jury » était tenu au secret le plus absolu et c'est lui qui décidait, sur pièces, s'il y avait lieu d'autoriser les poursuites. Or, parmi les pièces qui lui furent soumises figuraient des lettres de Queensberry à son fils Lord Alfred Douglas portant sur Wilde les accusations que l'on devine. Mais Wilde n'était pas le seul mis en cause dans ces lettres pour ses mœurs. D'autres personnages, plus considérables, y étaient cités, entre autres Lord Roseberry, Premier ministre.

Le « grand jury » décida, au vu de ces pièces, qu'il y avait lieu de permettre les poursuites en diffamation contre Queensberry, et rien n'aurait transpiré de ce qu'il avait appris si un journaliste français, résidant depuis plusieurs années en Angleterre, n'avait été inscrit par erreur au nombre des jurés. Ce journaliste trouva piquant que le nom de Lord Roseberry fût cité dans ces lettres et publia la chose, en termes à peine voilés, dans un journal français.

L'émotion à Londres fut considérable et le gouvernement s'émut. Mais comme il était trop tard pour interdire le procès en diffamation contre Queensberry — le « grand jury » l'ayant autorisé au su de tous — il fut décidé d'aller jusqu'au bout et d'apaiser l'opinion publique : et c'est ce qu'on fit en lui jetant la tête de Wilde.

1. *Les Trois Procès d'O. Wilde*, traduction Annie Brière, Denoël.

2. *Le Testament de Wilde*, Presses de la Renaissance.

L'avocat Carson, qui plaïda pour Queensberry contre Wilde au moment du procès en diffamation, mais se repentit dans la suite d'avoir été si dur avec lui, eut avec Sir Frank Lockwood une conversation très significative un peu avant le troisième procès.

Il lui demanda :

— Ne pouvez-vous pas laisser Wilde en paix ? N'a-t-il pas assez souffert ?

— Je le voudrais bien, répliqua Lockwood. Mais nous ne pouvons pas. Nous n'osons pas. En Angleterre comme à l'étranger, on dirait que nous avons été forcés d'abandonner, en considération des noms mis en cause dans les lettres de Queensberry.

C'est ce qui explique, et qu'il y eut un troisième procès, et que le gouvernement anglais, décidé cette fois à assurer à coup sûr la condamnation de Wilde, ait remplacé le président du second procès, le juge Charles, jugé trop mou, par l'impitoyable juge Wills, et l'avocat général Charles Gill par Sir Frank Lockwood.

Le choix de Sir Frank Lockwood, eu égard aux fins poursuivies, était particulièrement heureux. Il était présent quand le ministère de l'Intérieur avait décidé l'arrestation de Wilde et savait par conséquent à quoi s'en tenir sur les désirs du gouvernement quant à l'issue du procès. Il devait, en outre, sa carrière à Lord Roseberry qui l'avait nommé, l'année précédente, au poste de solicitor general. Enfin, bien qu'ayant été reçu, à titre d'ami, chez Wilde, il avait une raison très personnelle pour désirer sa condamnation : son neveu par alliance, Schwabe, avait couché avec l'écrivain, comme l'audition des témoins l'avait révélé, en pleine audience, lors du premier procès. Est-il besoin de préciser que la condamnation de Wilde acquise, la Couronne omit de poursuivre Schwabe ?

Les choses sont donc claires : Sir Frank Lockwood protégeait son neveu et le ministre de l'Intérieur Asquith protégeait le Premier ministre.

Et à vrai dire, Asquith n'avait pas le choix, Lord Roseberry étant beaucoup plus directement menacé que par les racontars de ce journaliste français. Car il y a derechef un dessous à ce dessous et nous allons descendre encore d'un degré dans l'ignorance.

Queensberry, qui nourrissait une haine démente contre les homosexuels, n'avait guère de chance avec ses fils. Son cadet, Lord Alfred Douglas, était le mignon de Wilde, et son aîné,

Drumlanrig, le secrétaire plus que particulier de Lord Roseberry. Quelques mois avant l'affaire Wilde, Queensberry l'apprit et il écrivit au Premier ministre en le menaçant de révéler au monde entier la relation qui existait entre Drumlanrig et lui. Roseberry montra cette lettre à Drumlanrig qui, désespéré d'avoir compromis son patron, se suicida.

Après ce suicide qui n'arracha pas une larme à Queensberry, celui-ci découvrit dans les papiers de son aîné une lettre de Roseberry à son secrétaire qui, comme les lettres de Wilde à Alfred Douglas, « prêtait le flanc à une curieuse interprétation ». Etant ce genre d'homme, il l'empocha, la gardant pour un ultérieur usage. Et quand quelques mois plus tard le jury du deuxième procès se refusa à condamner Wilde, Queensberry envoya une copie de cette lettre au ministre de l'Intérieur, menaçant de divulguer l'original, si la Couronne ne reprenait pas les poursuites contre Wilde. Asquith céda. Le troisième procès fut donc décidé, et toutes les précautions furent prises, comme on l'a vu, pour que Wilde n'en réchappât pas.

C'est au roi Henri VIII (qu'on n'eût pas cru si puritain, mais sans doute était-il sévère, comme pour tout un chacun, pour les vices qui ne le tentaient pas) que le code anglais doit de considérer la sodomie comme un crime aux termes d'une loi qui prit effet en 1553, et qui la punissait, comme en France, de la peine de mort. Il est heureux que cette loi n'ait pas été très strictement appliquée. Sans cela la littérature anglaise, sous le règne d'Elizabeth, eût été privée de son plus grand écrivain.

Le XIX^e siècle, qui fut en Angleterre un siècle qui se voulait moral, établit dans le code anglais une distinction étrange entre l'homosexualité définie « comme un acte de basse immoralité avec une personne d'un sexe masculin », délit qui était justiciable du tribunal de simple police, et la sodomie, décrite comme la *penetratio per anum*, crime justiciable des Assises et passible d'une peine pouvant aller jusqu'aux travaux forcés à perpétuité : Peine terrible qui, trois siècles après Henri VIII, ne marquait pas un progrès décisif sur le bûcher promis aux « bougres ». Toutefois, pour que le délit ou le crime fussent sanctionnés, il fallait qu'ils eussent été commis en public : ce qui, de toute évidence, limitait beaucoup l'application de la loi.

Cette lacune n'échappa pas aux juristes victoriens et en 1885 — dix ans à peine avant le procès Wilde — un criminal amendment act décida que le délit ou le crime serait sanctionné, qu'ils fussent

commis « soit en public, soit en privé ». La persécution des homosexuels prit alors en Angleterre un nouvel essor.

Elle n'était pas moins punie, du reste, dans les autres pays d'Europe et en Amérique. Mais mon intention n'étant point de me livrer ici à une étude juridique comparée, je voudrais signaler l'origine, en Occident, de cette attitude répressive. De toute évidence, elle est religieuse.

Le peuple hébreu ne nourrissait aucune indulgence à l'égard des pratiques homosexuelles. Cette sévérité est passée dans la Bible. La Bible a imprégné la pensée morale de l'Occident et cette pensée, à son tour, a trouvé un reflet dans les codes — sauf toutefois dans le code Napoléon, qui ne fut modifié dans un sens répressif que par une ordonnance de 1945 due à un garde des Sceaux catholique.

Cette sévérité des Hébreux tient vraisemblablement à des causes du même ordre que celles qui expliquent l'indulgence des Dorieniens à l'égard de l'homosexualité. Ceux-ci, en effet, étaient malthusiens, ils étaient donc portés à restreindre le rôle de la femme dans la vie sociale et à encourager l'amour des éphèbes chez les guerriers.

Les Hébreux, en revanche, étaient expansionnistes. Plus exactement leur morcellement en tribus imposait à chacune d'elles la nécessité d'être assez forte pour résister aux tribus rivales, et cette force se définissait en définitive par le nombre, c'est-à-dire par la fécondité des troupeaux et la fécondité des femmes. C'est pourquoi dans la Bible, le seul bonheur, le seul succès, la seule marque évidente de la faveur divine, c'est de croître et de multiplier. Les épouses comme Lia et Rachel, femmes de Jacob, y sont honorées à proportion de leurs enfants. Quand elles n'en peuvent plus porter, elles donnent leurs servantes à leur mari. Ceux-ci, comme Onan, sont tenus d'épouser les veuves de leur frère. Bref tout vaut mieux que la stérilité, y compris pour les filles de Loth le fait d'être enceintes des œuvres de leur père.

A la lumière de cette impérieuse nécessité démographique, non seulement les homosexuels deviennent des criminels, mais sont tenus également pour tels ceux qui, parfaitement orthodoxes du point de vue sexuel, suivent l'exemple d'Onan qui s'arrangea pour ne pas rendre féconde l'union avec sa seconde femme. Ce rapprochement permet d'expliquer que l'implacable tabou qui chez les Hébreux frappait l'homosexualité, était dû non pas à une aversion spontanée — qui serait sans exemple chez les peuples

orientaux — mais au fait que l'homosexualité leur paraissait être de nature à nuire à la force et à l'expansion de leur peuple.

On peut donc dire, sans aucune exagération, que l'Occident actuellement réprime l'homosexualité parce que les Hébreux, quelques siècles avant notre ère, jugeaient bon de la proscrire pour des raisons démographiques. Il n'est d'ailleurs pas évident que l'incidence de l'homosexualité sur le taux des naissances ait été assez forte, même alors, pour justifier sa répression.

Si l'on s'en tenait à la seule raison, les codes se contenteraient de protéger les mineurs sans faire de l'homosexualité un crime sui generis. Agir autrement, c'est tomber dans l'iniquité juridique et isoler du troupeau quelques individus pour faire des « exemples » qui ne servent d'exemple à personne.

L'édition de 1948 de mon Wilde comportait une préface trop érudite pour intéresser le lecteur de 1984. Aussi l'ai-je supprimée pour la remplacer par celle qu'on vient de lire. Cependant, dans les chapitres qui suivent, j'ai respecté l'édition originale, tout en pratiquant quelques coupures chaque fois que la discussion devenait trop technique. Pour la même raison, j'ai supprimé la bibliographie, l'index et bon nombre de notes qui n'intéressaient que les spécialistes. Les traductions des passages de Wilde que je cite sont de moi, mais celles de Poèmes, dans le chapitre qui les étudie, sont dues au talent de Magali Merle.

J'ai pensé qu'il serait intéressant pour le lecteur de connaître mon opinion à ce jour sur ce que j'ai écrit il y a près d'un demi-siècle. C'est la raison pour laquelle j'ai fait suivre chaque chapitre de Repentirs 84, qui ne sont pas toujours, du reste, des repentirs, mais souvent des confirmations ou des additions.

PREMIÈRE PARTIE

LA DESTINÉE

CHAPITRE PREMIER

FORMATION

« Les Dieux m'avaient presque tout donné. »

O. Wilde, *De Profundis*, p. 152.

Sir William. — Speranza. — Wilde et l'Irlande. — La campagne nationaliste de Speranza et la campagne esthétique de son fils. — Influence profonde de la mère. — Oxford et l'esthétisme. — L'esthétisme *technique* et l'esthétisme *critique*. — L'esthétisme descend dans la rue. — Construction d'une personnalité. — Un séjour aux Etats-Unis. — « J'ai vécu mes poèmes ».

Oscar Wilde naquit à Dublin le 16 octobre 1854, de parents distingués. Son père, Sir William, oculiste de la reine, chirurgien de réputation européenne, est surtout connu en Irlande pour avoir englouti une fortune dans la fondation d'un hôpital. Mais ce philanthrope boit immodérément, et Dublin raille son apparence négligée. Des rumeurs plus scandaleuses viennent frapper à sa porte : ce savant à tête de faune¹ court l'aventure ; on cite, on montre du doigt ses bâtards. Inconscience ou cynisme, il installe l'un d'eux à deux cents mètres de chez lui. Par une dramatique rencontre, une de ses clientes lui intente en 1864 un procès de mœurs... Le doute plane encore sur les actes qu'on lui reproche. En tout cas, il ne trouve pas en lui-même le courage de comparaître et ne doit peut-être d'être acquitté qu'à la théâtrale intervention de sa femme.

En communiquant ainsi au jury une certitude que peut-être

1. Voir le portrait de Sir William dans Sherard, *La Vie d'O. Wilde*, T. Werner Laurie (1906), p. 23.

elle ne partage pas, Jane Francesca Elgee¹ apparaît dans son rôle favori de Romaine héroïque. Non que la noblesse lui soit, en l'espèce, très difficile. Il semble qu'elle n'ait pas attaché trop d'importance aux écarts de son mari. Grande, belle, férue de littérature, citant Schopenhauer et Eschyle, parlant plusieurs langues, cette intellectuelle entend se refuser à toute règle. Dans son salon où elle réunit tantôt les gens titrés et riches, tantôt la bohème intellectuelle de Dublin, elle laisse tomber d'amusants aphorismes que l'on répète et qui font fortune. Elle se plaît à ridiculiser les « principes » par d'assez cyniques boutades : ne dit-elle pas devant son fils, un jour, qu'elle voudrait fonder une ligue pour la suppression de la vertu, lui donnant ainsi la règle dont son père s'occupe de lui fournir l'exemple ? Si sa vie privée est plus pure que ses propos, Lady Wilde semble mépriser toutefois des devoirs plus humbles. A Merrion Square, le désordre vient sans doute ajouter au luxe une note bohème : on y boit beaucoup, on y soupe tard, et certainement à des heures irrégulières, car la maîtresse de maison se flatte de ne jamais savoir l'heure. On y dépense certainement beaucoup et il est probable que là, comme plus tard, à Park Street, les notes des fournisseurs viennent s'accumuler sur quelque plateau, sans qu'on songe toujours à les régler.

L'imagination que Lady Wilde a très ardente, s'enflamme vite, et sans mesure. Si les excentricités du costume, les couronnes de laurier en papier doré, les robes de reine de tragédie, les broches qui, plus nombreuses que les plaques d'un diplomate, constellent sa poitrine, sont des fautes assez vénielles, il arrive que la flamme d'un enthousiasme ou d'une ambition engage plus sérieusement la conduite. De proportions déjà héroïques — elle a six pieds de haut — les ressources de son intelligence et la vigueur de son tempérament réclamaient une destinée singulière. On sait l'activité nationaliste de Francesca Elgee aux environs de 1848. Soulignons que son dévouement à la cause de l'Irlande naquit brusquement à la lecture d'un livre : « Jusque-là, écrit-elle, j'étais tout à fait indifférente au mouvement nationaliste et si j'y pensais

1. Jane Francesca Elgee, née en 1826, était la petite-nièce de Charles Maturin, l'auteur de *Melmoth the Wanderer*. Wilde, après la prison, se fit appeler Melmoth.

jamais, c'était sans doute pour nourrir une opinion médiocre de ses chefs. » Elle ajoute ceci qui achève de nous éclairer : « Une fois que j'eus saisi l'esprit national, les chants irlandais, les souffrances irlandaises eurent pour moi un intérêt captivant, et je me découvris poète. » Elle commence, en effet, par envoyer des poèmes au journal *The Nation*, sous le pseudonyme de Speranza. La violence de néophyte qui s'y étale n'est pas une des moindres raisons de leur succès. Bientôt, ses productions sont imprimées en meilleure place, en plus gros caractères. Un article retentissant : *Alea jacta est*, qui, en termes vibrants et calculés, appelle à la révolte le peuple d'Irlande, lui vaut les honneurs de la première page, et celui, bien plus recherché, d'émouvoir le gouvernement anglais. Le journal est saisi. Aussitôt, le nom de Speranza est sur toutes les lèvres. Mais une notoriété que voile un pseudonyme est bien décevante pour une âme éprise de gloire : le procès de Mr Duffy, directeur de *The Nation*, fournit à Francesca Elgee l'occasion de dévoiler devant la Cour et un nombreux public qu'elle n'est autre que Speranza¹.

Ce geste qui n'était ni vraiment utile, ni vraiment désintéressé, n'était cependant pas sans risques. Mais avec une indifférence peut-être dédaigneuse, en tout cas amusante, l'Angleterre n'en accéléra pas moins plus tard, sur la tête de Sir William, une pluie de faveurs et de titres. Ces distinctions touchaient Lady Wilde au point faible. On leur fit bon accueil. Elle-même, devenue veuve, accepta — et peut-être sollicita — une petite pension que le « tyran », si violemment vitupéré, lui servit jusqu'à sa mort. Cette sorte de trahison, où Kipling aurait vu un effet de la versatilité irlandaise, découle assez logiquement chez Lady Wilde de l'origine de sa foi. En se rejetant si vivement vers des gens avec qui il n'y avait guère à partager que des plaies, elle avait aspiré à un rôle plutôt qu'épousé une cause. Il est toutefois très probable qu'elle se fût entêtée dans ses appels aux armes, si la persécution s'était alourdie sur elle aux temps épiques d'*Alea jacta est*. Elle eût alors accepté, et porté avec grâce, avec talent, la couronne de martyr...

1. Mr Duffy comparut en justice pour écrits séditions. Quand l'avocat général cita, pour justifier l'accusation, des passages d'*Alea jacta est*, Jane Francesca Elgee, qui assistait au débat, se leva en s'écriant : « I am the culprit, if culprit there be. » (Je suis la coupable, si ce mot a un sens.)

Le milieu où vécut Speranza et qui agit si fortement sur elle qu'il transforma en révolutionnaire une petite bourgeoise de vingt ans ne fut pas sans influence sur son fils. Il est remarquable qu'amis et ennemis de Wilde, et Wilde lui-même, aient toujours souligné sa qualité d'Irlandais. Pourtant, il était de souche anglo-saxonne, et, du côté de son père, sa famille n'était établie en Irlande que depuis trois générations. Il faut donc croire, avec Shaw¹, qu'il y a dans le climat de l'île une influence subtile qui neutralise rapidement les caractéristiques de toute race. Déjà, Sir William avait collectionné avec passion les légendes du folklore, et nous venons de voir quelle part active Speranza prit dans le mouvement nationaliste. Pour Wilde comme pour ses parents, l'Irlande fut beaucoup plus qu'une patrie d'élection. Il s'y sentait chez lui. Et c'est la terre de ses ancêtres, où à partir de sa vingtième année s'écoula toute sa vie, qui lui fit toujours l'effet d'un pays d'adoption, et d'une adoption qui n'allait pas sans réserves. Il s'embrouillait, d'ailleurs, dans ses « will » et ses « shall » et niait avec force être anglais. Sentant vivement sa différence, Wilde n'eût pas été lui-même, s'il ne l'avait pas fait sentir aux autres. Interrogé par un journaliste français à l'occasion de l'interdiction par la censure de *Salomé*, il dira : « Je ne suis pas anglais. Je suis irlandais, ce qui n'est pas du tout la même chose. Certes, j'ai des amis anglais auxquels je suis profondément attaché. Mais quant aux Anglais, je ne les aime pas² »... Wilde n'ignorait pas le charme singulier que sa voix et son rire empruntaient au pays où il était né, pas plus qu'il n'était en peine pour établir d'où il tenait sa merveilleuse éloquence : « Les Irlandais », disait-il — non sans un évident retour sur lui-même —, « sont les plus grands causeurs depuis les Grecs. » En fait, il avait de commun avec ses compatriotes les caprices, les perversités, les irrépressibles sautes d'humeur où se révèlent les contradictions d'un tempérament national voué à la mélancolie et que le rire cependant fascine. « Comme la plupart des Irlandais », écrit Douglas, « il fut toute sa vie tourmenté par des crises de regrets... Il lui arrivait de pleurer sur la faillite de son existence en versant de vraies larmes, à deux heures du matin, alors qu'une heure à peine auparavant,

1. *John Bull's other island* (passim).

2. Cité par S. Mason. *Bibliography of O. W.*, p. 374.

il avalait des ortolans... en jurant ses grands Dieux... qu'un génie comparable au sien n'avait jamais existé¹ ». Sensible, mais nullement sentimental, Wilde justifiait plus qu'à demi cette définition de Shaw, à savoir que « le cœur de l'Irlandais, ce n'est rien d'autre que son imagination » : imagination rêveuse, agile, tourmentée d'idées très promptes et de souvenirs très littéraires, lucide dans son délire de grandeurs, nuancée d'une ironie de soi presque constante et pourtant incapable de réprimer une irrésistible tendance à dramatiser la vie. Cet art, cette recherche, ce don de l'effet, est, sinon le plus profond, au moins le plus sensible des traits par lesquels l'influence de la terre natale se manifestait en lui. Et il n'est pas indifférent de noter que l'Irlande, où naquirent Sheridan, Shaw et Wilde, et où Congreve séjourna une partie de sa jeunesse, a donné à l'Angleterre quelques-uns de ses hommes de théâtre les plus brillants.

Comme il arrive, l'hérédité et le milieu mêlèrent ici leurs effets. C'est du reste un caractère frappant de Wilde, qu'à un âge où un Butler vit dans la terreur de ressembler à son père et la volonté de se soustraire à sa famille, il se trouva, lui, en rigoureuse conformité, en parfaite harmonie, non seulement avec son milieu, mais avec ses parents. Le fait témoigne sans doute autant de la souplesse du poète que du libéralisme des siens. Il explique aussi pour quelle large part l'hérédité, ainsi acceptée, entra dans la composition de son caractère. Il est remarquable aussi que le mystère qui s'attache souvent à la naissance d'un don exceptionnel quand il n'est pas possible de découvrir chez les ancêtres la moindre trace de ce don, ni même des qualités et des défauts qui semblent nécessaires à son apparition, n'existe pas pour Wilde. Son grand talent, au contraire, apparaît presque comme la résultante quasi mathématique de petits talents épars dans une longue lignée de prêtres, de médecins, d'écrivains, et s'épanouissant avec vigueur et distinction chez ses ascendants immédiats. Lui-même semble avoir senti fortement l'étendue et la nature des mille ressemblances par où ses parents revivaient en lui. Il écrit : « Elle vient à nous, cette ombre terrible (l'hérédité), les mains chargées de présents, des présents de tempéraments

1. Douglas, *O. Wilde et moi*, traduction William Claude (Emile-Paul frères, 1917), p. 43.

étranges et de subtiles sensibilités, des présents d'ardeurs furieuses et de crises d'indifférence glacée, des présents complexes et multiformes de pensées qui ne s'accordent point entre elles et de passions qui s'opposent¹ ». Né de parents également remarquables par la vitalité intellectuelle, la diversité des aptitudes, et l'originalité du caractère, Wilde reçut d'eux sans conteste de « multiples et complexes » présents.

La psychologie du poète a déjà ses traditions, et l'une d'elles veut qu'il ait hérité de son père sa sensualité débridée. Et il est vrai qu'en mettant côte à côte, comme le recommande Sherard, le portrait de Sir William et celui de son fils, on est frappé, non par la ressemblance des traits, mais par une similitude de rapports entre la partie supérieure du visage, intelligente et noble, et la partie inférieure, d'une laideur presque simiesque. Il est probable aussi que ce médecin de talent légua à Wilde quelques qualités intellectuelles : la curiosité insatiable que trahissent ses recherches en divers ordres de connaissance, l'ingéniosité et l'esprit déductif que ses audacieuses opérations révèlent. Surtout, on retrouve chez son fils cette chaleur d'enthousiasme qui, au point de vue moral, s'appelle générosité, au point de vue pratique, prodigalité, et au point de vue social, imprudence. Wilde, pas plus que Sir William, ne sut jamais ni garder rancune, ni garder son argent, ni sauvegarder les apparences.

Il semble que les liens qui rattachent le poète à sa mère soient autrement profonds. Par certains côtés, l'extraordinaire carrière de Wilde semble prolonger et amplifier — par les avantages d'expression qui, socialement, s'attachent à une vie d'homme — la brève et retentissante carrière de Speranza. Sa campagne esthétique, entre autres, offre, avec la campagne révolutionnaire de Lady Wilde, une analogie frappante : dans les deux cas, une sensibilité extrême au milieu, une aptitude remarquable à absorber les idées qui sont dans l'air ; puis après une période d'assimilation inconsciente, un choc révélateur, la lecture d'un livre : pour Speranza, *L'Esprit de la Nation* de d'Alton Williams, pour Wilde, la *Renaissance* de Pater ; alors, une passion sincère et fougueuse qui entraîne mère et fils dans un irrésistible tourbillon d'idées ; mais, en même temps, l'ambition de jouer un rôle, une rouerie extraor-

1. *Intentions*, p. 332.

dinaire, une habileté consommée à se pousser au premier rang. Cette analogie de conduite trahit sans doute de profondes ressemblances dans le tissu des deux tempéraments. Sir William était un savant, un archéologue, un collectionneur de légendes, un historien, qui avait besoin des faits pour ébranler et flatter son esprit. Lady Wilde, elle, jouissait d'une sensibilité bien différente, et cette sensibilité est à la source du génie de Wilde : un amour passionné de la formule vive et nette, une facilité à associer gracieusement les idées, une aptitude à se détacher de la réalité par un rêve idéologique. Et non seulement cette sensibilité qui passe ainsi de la mère au fils est de même signe, elle est aussi de même force. L'extraordinaire vitalité qui poussa cette jeune fille de vingt ans à faire figure de poétesse révolutionnaire, nous la retrouvons chez ce jeune étudiant d'Oxford qui veut changer le visage de l'Angleterre. Un vigoureux tempérament, digne de ses proportions héroïques, fut peut-être, sinon le plus précieux des dons de Speranza à son fils, au moins celui sans lequel les autres n'auraient pu fructifier. Dans la pratique, ce tempérament se révélait par une remarquable sensibilité aux apparences, à tout ce qui n'existe vraiment que par le prestige que nous lui conférons. C'est de Lady Wilde que Wilde tient ce cortège d'instincts puérils et puissants que nourrit son immense vanité, cette frénétique poursuite des avantages qui embellissent la personne, lui ajoutent de l'extérieur quelque brillant : la parure, le beau langage, les titres, les attitudes dramatiques.

Il semble que le mimétisme de l'enfance soit venu étendre et renforcer ces transmissions héréditaires, et que Lady Wilde ait été la première personne sur laquelle le poète ait exercé ses dons d'imitation, comme aussi la première influence littéraire qu'il ait subie. Si les amis du poète ne nous disent rien des sentiments qu'il pouvait nourrir à l'égard de son père, ils sont, par contre, tout à fait formels sur ceux qu'il éprouvait pour sa mère. Son nom, nous disent-ils, revient sans cesse sur ses lèvres. Et quand en prison il apprend sa mort, il trouve des mots d'une poignante simplicité : « ... Trois mois passent encore et ma mère meurt. Personne ne sut combien profondément je l'aimais et l'honorais¹... » A cette piété filiale s'ajoute

1. DP, p. 133.

un sentiment qui ne lui est pas nécessairement attaché : une admiration sans bornes. Il n'est pas douteux que Wilde ne se formât, enfant, de Speranza une idée magnifique, et que cette idée ne restât dans son esprit comme un noyau privilégié que la puissance critique de l'âge mûr ne devait jamais entamer. C'est avec le plus grand sérieux qu'il se livre, dans le *De Profundis*, à ces extraordinaires rapprochements : « ... ma mère qui prend rang intellectuellement auprès d'Elizabeth Barrett Browning, et historiquement auprès de Madame Roland¹ ... ». Ces lignes nous permettent d'imaginer l'effet que pouvait produire sur Wilde enfant cette grande belle femme à la voix mélodieuse, aux paroles surprenantes et toujours péremptives. De quelle autorité, de quel prestige ne se pare-t-elle pas à ses yeux ! Il lui semble qu'elle est supérieure à presque tout, d'abord aux autres créatures qu'elle dépasse de tout son savoir, au Gouvernement, qu'elle a autrefois bravé, aux règles communes qu'elle ridiculise et qui ne conviennent sûrement qu'à des mortels moins doués.

Cette influence ne fut pas seulement morale, elle fut littéraire. L'admiration que Speranza nourrissait pour Goethe, pour la philosophie, pour la littérature grecque — ne déclamaient-elle pas des fragments du *Prométhée* en pleine saisie judiciaire ? — elle sut la communiquer à son fils. Et déjà à Portora, Wilde se faisait remarquer par la facilité et l'élégance avec lesquelles il traduisait oralement les tragiques grecs. Rappelons aussi qu'à Oxford, ses premiers essais littéraires consistèrent à mettre en vers des passages d'Eschyle et d'Euripide. Causeuse remarquable, la virtuosité de Lady Wilde propose à son fils un modèle qu'il s'efforce d'imiter. Surtout parmi les mots qu'il répète, il en est un, celui qui a trait à « la suppression de la vertu », qui donne la clef de ce que sera plus tard, non seulement l'esprit, mais le procédé critique de Wilde : le paradoxe moral, l'ironique renversement des valeurs. Ainsi, en même temps que par l'hérédité elle transmet au poète ses remarquables dons, Lady Wilde lui donna au surplus, par la contagion de l'exemple, les premiers cadres où sa pensée put se développer et son talent s'exercer. Mais l'aveugle admiration que Wilde ne cessa de nourrir pour elle eut une autre conséquence : il n'était déjà que trop porté,

1. DP, p. 230.

par sa docilité au milieu et si l'on peut dire sa docilité à l'hérédité, à accepter son être moral tel que les circonstances l'avaient façonné. Le culte de sa mère lui fit au surplus considérer les lacunes et les faiblesses qu'il avait héritées d'elle comme autant de supériorités. Sa fervente idolâtrie filiale se confondit à la longue avec une égolâtrie si convaincue que toute possibilité de progrès semblait en être exclue.

Quand, de sa geôle de Reading, Wilde essaya de juger sa vie avec la lucidité et le détachement d'un « artiste de l'existence », il écrivit : « Les grandes dates de ma vie correspondent aux jours où mon père m'envoya à Oxford, et où la société m'envoya en prison¹ ». Il est certain que son séjour dans la célèbre université — étape presque inévitable pour un fils de la bourgeoisie aisée — eut sur son caractère, ses idées, et sa vie, une influence décisive. Jardin clos, vieil Eden aristocratique, Oxford était merveilleusement artificiel, et c'est pour cela sans doute que Wilde l'aima tant. Ces « collègues » qui, dans le calme et l'élégance de leurs formes gothiques, s'endorment loin des lumières de Londres, appartiennent au Passé, peut-être à un rêve d'Avenir, sûrement pas au Présent. « A Oxford », écrit un critique rappelant une confidence de Wilde à Harris, « il n'était pas question d'argent. Tout le monde en avait et personne ne s'en souciait. Tout y était élégant et recherché, la nourriture comme le vin, les cigarettes comme les vêtements² ». Pas plus que l'argent, les femmes n'étaient admises dans cet univers fermé. Des règlements sévères, une surveillance stricte isolaient d'elles les Oxoniens. Surtout, il n'était pas question de se préparer à gagner sa vie. Les jours s'écoulaient radieux et lents à des jeux de plein air ou des causeries joyeuses, coupés par l'étude d'une ou plusieurs de ces savantes « langues hypothétiques » que Butler a définies³. Le calme, le luxe, le recueillement de ce lieu unique laissèrent sur l'imagination de Wilde une impression inoubliable. De ses trois chambres lambrissées, les plus belles de Magdalen College, il pouvait voir le Cherwell couler entre les arbres. Jamais déraciné ne plongea ses racines avec tant de prompti-

1. DP, p. 160.

2. Léon Lemonnier, *La Vie d'Oscar Wilde*, N.R.C. 1931, p. 28.

3. Butler appelle ainsi le grec et le latin.

tude en terre nouvelle. « Il est doux de se sentir en vie¹ », écrivait alors, en célébrant en vers les allées de son collège, cet homme qui pourtant n'aimait pas la Nature. Toute sa vie, Wilde porta la marque d'Oxford. Ces quatre années passées dans la vénérable université, en ne lui apprenant rien de ce qu'il est utile de connaître, mais tout ce qui a été dit ou pensé d'important par les meilleurs, le rendirent miraculeusement inapte à tout ce qui n'était pas les Lettres. Mais en même temps, elles eurent sur son attitude envers la vie une influence profonde. Elles l'habituèrent à considérer l'existence comme « un jeu séduisant parmi la pureté des chairs jeunes qui semblent incorruptibles, parmi la finesse des esprits qui se plaisent à faire chatoyer et ruisseler les idées² ». Dans cette attitude, nous découvrons un des sens qu'il faut attacher à cette assertion de Wilde qu'il était un « artiste de l'existence ». Certes, la vie que le poète mena à Oxford était, dans son raffinement et sa grâce, un art dont tout élément discordant et sordide se trouvait exclu. Mais ce n'était un art que dans la mesure où ce n'était pas la vie. Wilde ne devait le comprendre qu'en prison.

Oxford eut encore le privilège de fournir à son talent une matière, à sa vie, un but, à son imagination, un personnage. Une fois de plus, ce fut en conformité rigoureuse avec son nouveau milieu, et non en réaction contre lui, que Wilde trouva sa voie. Son tour d'esprit, ses succès universitaires — la Médaille d'or de Berkeley qu'il rapporte de son passage au Trinity College de Dublin — et aussi cette lourdeur, cette langueur physiques qui, en l'éloignant des terrains de sport, le rendent suspect aux athlètes, tout le rejette dans le clan des intellectuels, tout le rapproche des professeurs. Or, Oxford était, au moment où Oscar Wilde y arriva, le centre d'où rayonnait l'influence esthétique. Le groupe préraphaélite y avait publié la seconde des éphémères publications où s'exprimaient ses tendances³, Rossetti y avait peint ou dirigé l'exécution de fresques remarquables, William Morris et

1. Ce vers se trouve dans la première version du poème (*Irish Monthly*, vol. 6, n° 58, avril 1878, p. 211). Il est supprimé avec plusieurs autres dans la version définitive *Poems*, Ed. Collins, p. 63.

2. Léon Lemonnier, op. cit., p. 35.

3. *The Oxford and Cambridge Magazine* (1856). Le premier périodique des Préraphaélites fut *The Germ* (1850).

Swinburne, étudié. Au moment où Oscar Wilde entre à Magdalen, Ruskin occupe avec éclat la chaire de Slade, Pater est « tutor » au collège de Brasenose. Vivant dans le plus beau des cadres, baignant dans une atmosphère raffinée, le poète eut, de plus, la chance d'être précédé par de brillants aînés qui avaient su faire de cette beauté et de ce raffinement une philosophie. Sa puissance d'adaptation se trouva multipliée par une sorte d'harmonie préétablie qu'il sentit entre le milieu intellectuel d'Oxford et son propre tempérament. Avec la voracité d'un phagocyte, il absorba d'un coup l'Esthétisme.

Une définition générale de l'Esthétisme, en admettant qu'elle soit possible, ne saurait entrer dans le cadre de ce chapitre. Cependant, les dix années d'Esthétisme militant de Wilde nous intéressent singulièrement en tant qu'acte décisif de sa vie, symptôme révélateur de son caractère. Et sans vouloir entrer pour le moment dans l'enchevêtrement des influences que le poète subit à Oxford, ni nous engager dans la complexité extraordinaire de tendances que ce mot : l'Esthétisme recouvre, il est nécessaire de voir clair, dès maintenant, dans l'idée qui domina la pensée et le caractère du poète. Au moment où Wilde entra à Oxford, trois influences y dominaient : le souvenir des Préraphaélites, la prédication retentissante de Ruskin, l'enseignement ésotérique de Pater.

Les tendances que ces noms évoquent représentent, certes, des façons bien différentes d'envisager le Beau. Mais le mouvement esthétique n'en trouve pas moins son unité dans un besoin profond : celui de tailler une place à la beauté dans l'univers victorien. Une réaction unanime se fait jour parmi les esthètes contre l'apparence et l'esprit de l'époque où ils vivent. Ils dénoncent ces meubles tordus et comme écrasés par d'in vraisemblables coquilles, ces miroirs étincelants de dorures, ces housses de fauteuils qui « réduisent l'existence à un éternel jour de lessive¹ ». Ils stigmatisent aussi, flagrants dans ce culte de la laideur, le matérialisme cossu d'une bourgeoisie qui se carre et s'épate dans une prodigieuse prospérité — cette prospérité dont pourtant l'Esthétisme lui-même est un des fruits —, la respectabilité souvent niaise, les

1. L'expression est de Wilde, dans sa conférence *The house beautiful*. Elle ne manquait jamais, disent les témoins, de soulever les rires et les applaudissements.